

Souvent, errant dans les allées des foires d'art, je me demande (vous aussi) s'il y aura un jour assez de murs dans ce monde pour supporter autant d'œuvres, considérant que celles présentées ici ne sont qu'une infime part de la masse colossale produite chaque année. Assez de caves et de greniers, quelques ports francs, pour les laisser dormir en paix dans l'attente obscure d'un regard qui ne viendra peut-être jamais. Cette pensée surplombe les stands, apparaît puis se dissipe sans raison au gré de l'attention portée à telle ou telle entreprise...

Concentrons-nous sur ce que nous voyons:

Nous nous trouvons maintenant face à la série de paysages *Pains Polonais* par Gijs Milius composée de quatre tableaux dans le stand de la galerie Mieke van Schaijk. Une ligne d'horizon crée par la séparation de deux aplats saturés, l'un vert l'autre bleu. Sur trois des quatre images une forme grisâtre flotte au centre de ce qu'on ne peut inévitablement pas appeler autrement qu'un ciel. L'apparente naïveté de la composition comme la banalité ultime du sujet éveille chez certains la nostalgie d'un fond d'écran Windows XP, archétype inconscient de l'arrivée des technologies numériques dans les foyers au début du XXIème siècle. Une fenêtre donc ? Plutôt une peinture car il faut «se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées.» (Maurice Denis)

C'est un piège, car même dans sa platitude confondante cet objet figure malgré lui. C'est ce qu'on appelle depuis 1929 *La trahison des images*.

Face à une peinture figurative, afin de l'apprécier, de se laisser avoir, on se demande généralement d'où vient la lumière. Cette question est aussi celle que se posent les astrophysiciens et les religieux. Or chaque interrogation sur l'origine, de la lumière comme de la forme ou de la matière, inévitablement, renvoie à l'infini. L'on sent alors poindre les fantômes de la métaphysique s'invitant dans la conversation sans les avoir convoqués... Nous savons que si la matière est finie (comme la vitesse de la lumière), les conséquences pratiques de l'infinitude de l'univers sont l'inévitable répétition des mondes. Tout existe, a existé, existera, et ainsi dans des mondes particulièrement éloignés ces tableaux se répètent, certains identiques et d'autres où le ciel est vert plutôt que bleu, où l'horizon est vertical et cela n'étonne personne, où c'est vous-même qui avez peint ce tableau et Gijs Milius le regarde...

Ici, au-delà de cet horizon horizontal, la clarté ne semble avoir aucune source. Le nuage ne fait pas d'ombre au sol, la lumière émane uniformément pareille à un écran d'ordinateur. L'illusion est retournée comme un gant et la lumière ne se pose pas sur l'objet représenté mais se diffuse depuis l'ensemble de la composition comme rétroéclairé.

Par cette simplicité plus ironique que candide, car on ne peut que constater la virtuosité de la technique au service d'un résultat déconcertant, Gijs Milius s'inscrit dans la longue tradition de la peinture de paysage. Et si l'on connaît un peintre hollandais dont les reproductions de nuits étoilées ornent les salles d'attente des dentistes du monde entier qui à la fin du XIXème siècle se tire une balle dans la tête afin de clore une existence de misère, l'on pourrait croire que le peintre hollandais dont l'œuvre nous intéresse aujourd'hui s'applique, lui, à se tirer une balle dans le pied.

Galerie Mieke van Schaijk
Gijs Milius
Booth B34
Art Antwerp 2025

Voilà que dans ce dédale de stands, submergés que nous sommes par tant d'œuvres pareilles à ces petits chiens aux regards suppliants l'adoption dans un chenil de la Société Protectrice des Animaux, Gijs Milius déranger notre paisible et inoffensive errance, et, d'une manière subtile, imperceptible, nous fait consentir à acquiescer le point de vue du bétail fixant l'horizon.